

Chapitre III : Le vivant et son milieu

Le milieu est une catégorie importante de la pensée contemporaine. Mais il est difficile de trouver l'unité synthétique du mot, car il désigne plusieurs choses.

Canguilhem tente de faire la genèse de ce concept de 1800 à nos jours, de montrer les divers renversements du rapport organisme-milieu et de montrer la portée philosophique générale de ces renversements.

1) Un terme polysémique

Canguilhem remarque que Balzac utilise ce terme dans la Préface de *la Comédie humaine* en 1842, que Comte l'utilise en 1838 ou encore Newton à propos de la théorie des fluides (la théorie des chocs de Descartes ne suffit pas à expliquer le mouvement) : « Le fluide est l'intermédiaire entre deux corps, il est leur milieu ; et en tant qu'il pénètre tous ces corps, ces corps sont situés au milieu de lui. » p.167. Chez Newton, le milieu est un « mi-lieu », un intermédiaire entre deux corps

Ce qui renforce sa polysémie, c'est le fait que milieu désigne tantôt un milieu relatif (chacun a son milieu) et tantôt un milieu universel ou absolu : « La notion de milieu est une notion essentiellement relative. » p.167 mais « le milieu tend à perdre sa signification relative et à prendre celle d'un absolu et d'une réalité en soi. » (idem)

- Lamarck parle toujours de milieux au pluriel, et entend par là expressément des fluides comme l'eau, l'air et la lumière traversant les corps. Lorsque Lamarck veut désigner l'ensemble des actions qui s'exercent du dehors sur un vivant, c'est-à-dire ce que nous appelons aujourd'hui le milieu, il ne dit jamais le milieu, mais toujours « circonstances influentes. Par conséquent, circonstances est pour Lamarck un genre dont climat, lieu et milieu sont les espèces. » p.168 Le mot milieu signifie alors les circonstances nécessaires à la vie et à son maintien.

- Buffon est à la convergence des deux composantes de la théorie, la composante mécanique et la composante anthropogéographique.

- Pour Comte, le milieu est non seulement « le fluide dans lequel un corps se trouve plongé » (ce qui confirme bien les origines mécaniques de la notion), mais « l'ensemble total des circonstances extérieures nécessaires à l'existence de chaque organisme. » p.170. Comte affirme que seuls les humains peuvent agir sur leur milieu. S'il est sur le point de définir une conception dialectique du milieu comme relation réciproque du vivant et du milieu, il ne l'accorde pas à tous les vivants mais seulement aux humains. Pour le vivant, en général, Auguste Comte refuse de considérer – l'estimant simplement négligeable – cette réaction de l'organisme sur le milieu. p.170 Autrement dit, la causalité ne s'exerce que dans un seul sens.

C'est précisément cette relation de causalité unilatérale que va mettre radicalement en question la pensée de Canguilhem. Il entend, en effet, mettre en avant la réciprocité du lien entre milieu et organisme contre la tradition dominante, selon laquelle le vivant ne serait qu'un pur produit passif

de son milieu. Laurent Loison, dans *Canguilhem, philosophe du vital* écrit que dans ce chapitre : « ce qui est visé, sans l'ombre d'un doute, c'est une telle conception mécaniste du milieu qui annule, une fois encore, la réactivité vitale, le tonus propre des êtres vivants. » p.79

2) Critique de la surdétermination de l'action du milieu sur les organismes

Canguilhem écrit contre « le prestige de la notion de milieu pour la pensée scientifique analytique. Le milieu devient un instrument universel de dissolution des synthèses organiques individualisées dans l'anonymat des éléments et des mouvements universels. » p.172

Pour de nombreux scientifiques et philosophes, on a le monde d'abord, l'homme ensuite. Autrement dit, on va du monde à l'homme. L'idée d'une subordination du mécanique au vital apparaît parfois mais de façon encore très lacunaire, tant la thèse inverse est puissante et dominante. Louis Roule écrit par exemple dans un petit livre, *La vie des rivières* : « Les poissons ne mènent pas leur vie d'eux-mêmes, c'est la rivière qui la leur fait mener, ils sont des personnes sans personnalité. » Nous tenons ici un exemple de ce à quoi doit aboutir un usage strictement mécaniste de la notion de milieu. Nous sommes revenus à la thèse des animaux machines. Au fond, Descartes ne disait pas autre chose quand il disait des animaux : « C'est la nature qui agit en eux par le moyen de leurs organes » p.173. Ici les propos sont clairs, les animaux sont des résultats mécaniques produits par leur milieu biologique.

Le danger est de réduire le vivant, y compris le vivant humain, à une somme de réflexes, à un automate passif conditionné de l'extérieur par ce qui émane de son milieu. Alors on le dénature, on le dévitalise.

Canguilhem dans les pages 173 à 177 discute la conception de Lamarck et celle de Darwin : chez les biologistes lamarckiens, le milieu, souvent réduit à sa dimension abiotique (se dit d'un facteur lié au milieu, indépendant des êtres vivants), consiste pour l'essentiel dans les variables physicochimiques capables d'engendrer des conséquences sur les êtres vivants.

A partir de Darwin, le milieu est aussi, et même avant tout, un ensemble de vivants :

« Le rapport biologique fondamental, aux yeux de Darwin, est un rapport entre le vivant et le milieu, conçu comme un ensemble de forces physiques. Le premier milieu dans lequel vit un organisme, c'est un entourage de vivants qui sont pour lui des ennemis ou des alliés, des proies ou des prédateurs » p.175

Lamarck pense la vie selon la durée, et Darwin plutôt selon l'indépendance ; une forme vivante suppose une pluralité d'autres formes avec lesquelles elle est en rapport. La vision synoptique qui fait l'essentiel du génie de Darwin fait défaut à Lamarck. [...] Le milieu dans lequel Darwin se représente la vie du vivant, c'est un milieu biogéographique. » p.177

Selon Canguilhem, c'est précisément cette conception géographique qui va permettre de démécaniser la notion. C'est à partir de là qu'une autre conception, respectueuse de l'originalité du vital et qui ne réduit pas les organismes à des automates passifs, allait pouvoir émerger. C'est à cet endroit du texte que Canguilhem commence à développer cette alternative, qu'il conçoit comme un renversement du rapport entre le vivant et son milieu. (Loison, p.87)

3) Le vivant agit aussi sur son milieu

L'homme peut toujours apporter plusieurs solutions face à un problème engendré par son milieu, ce qui signifie bien qu'il n'est jamais entièrement conditionné. « Le milieu propose sans jamais imposer une solution. » p.181 L'homme est créateur de « configuration géographique. » (On peut y voir un lien avec l'humain anthropocène qui en façonnant son milieu le modifie durablement)

Mais les autres vivants sont eux aussi dans un rapport d'action réciproque, comme le rappelle Canguilhem en revenant à la géographie.

C'est la géographie qui a d'abord bouleversé ce modèle théorique. « La géographie a affaire à des complexes, complexes d'éléments dont les actions se limitent réciproquement, et où les effets des causes deviennent causes à leur tour, modifiant les causes qui leur ont donné naissance. [...] La végétation est répartie en ensembles naturels où des espèces diverses se limitent réciproquement et où, par conséquent, chacune contribue à créer pour les autres un équilibre. » p.181

« Les mêmes vues doivent être appliquées à l'animal et à l'homme. Toutefois la réaction humaine à la provocation du milieu se trouve diversifiée. L'homme peut apporter plusieurs solutions à un même problème posé par le milieu. Le milieu propose sans jamais imposer une solution. Certes les possibilités ne sont pas illimitées dans un état de civilisation et de culture déterminé. Mais le fait de tenir pour obstacle à un moment ce qui, ultérieurement, se révélera peut-être comme un moyen d'action, tient en définitive à l'idée, à la représentation que l'homme – il s'agit de l'homme collectif, bien entendu – se fait de ses possibilités, de ses besoins, et, pour tout dire, cela tient à ce qu'il se représente comme désirable, et cela ne se sépare pas de l'ensemble des valeurs. » p.181 – 182

L'homme en cela ne connaît pas un milieu physique pur – il agit sur son milieu.

Canguilhem s'appuie sur les apports de Uexküll et Goldstein pour développer sa conception de l'action réciproque entre le vivant et son milieu :

« Uexküll et Goldstein s'accordent sur ce point fondamental : étudier un vivant dans des conditions expérimentalement construites, c'est lui faire un milieu, lui imposer un milieu. **Or, le propre du vivant c'est de se faire son milieu, de se composer son milieu.** » p.184 (et cela n'est pas une simple interaction) « Le rapport biologique entre l'être et son milieu est un rapport fonctionnel, et par conséquent mobile, dont les termes échangent successivement leur rôle. » p.184

Cela n'a pas de sens, en cela, d'extraire un vivant de son milieu pour l'étudier, car il ne sera plus ce qu'il est mais un autre.

Pour Canguilhem, les vivants sont capables de transformer matériellement leur environnement pour en faire d'authentiques milieux de vie, par exemple les castors.

Le terme milieu se précise si on le distingue de celui d'environnement. Certains éléments entourant un vivant lui sont totalement indifférents, en cela ils ne constituent pas son milieu. Pour clarifier, cette distinction, Canguilhem s'appuie sur les différents termes allemands utilisés par Uexküll :

« Uexküll les distingue avec beaucoup de soin. Umwelt désigne le milieu de comportement propre à tel organisme ; *Umgebung*, c'est l'environnement géographique banal [...] Le milieu de comportement propre (Umwelt), pour le vivant, c'est un ensemble d'excitations ayant valeur et signification de signaux. [...] Si le vivant ne cherche pas, il ne reçoit rien. Un vivant ce n'est pas une machine qui répond par des mouvements à des excitations, c'est un machiniste qui répond à des signaux par des opérations. » p.185 Ou encore, écrit Canguilhem : « la Umwelt de l'animal n'est rien d'autre qu'un milieu centré par rapport à ce sujet de valeurs vitales en quoi consiste essentiellement le vivant. » p.185-186

Le Umwelt, c'est donc un prélèvement électif dans la *Umgebung*, dans l'environnement géographique. Canguilhem analyse la Umwelt de la tique :

- la tique se développe aux dépens du sang chaud des mammifères.
 - la femelle adulte, après l'accouplement, monte jusqu'à l'extrémité d'un rameau d'arbre et attend. Elle peut attendre 18 ans.
 - Lorsqu'un mammifère passe sous l'arbre, sous le poste de guet et de chasse de la tique, elle se laisse tomber. Ce qui la guide, c'est l'odeur de beurre rance qui émane des glandes cutanées de l'animal. C'est le seul excitant qui puisse déclencher son mouvement de chute.
 - Lorsqu'elle est tombée sur l'animal, elle s'y fixe.
 - Ce qui la fixe sur l'animal, c'est la température du sang, uniquement.
 - Elle est fixée sur l'animal par son sens thermique ; et guidée par son sens tactile, elle cherche de préférence les endroits de la peau qui sont dépourvus de poils ; elle s'y enfonce jusqu'au-dessus de la tête, et suce le sang.
- Il est à remarquer que, pendant un temps considérable, l'animal peut rester totalement indifférent, insensible à toutes les excitations qui émanent d'un milieu comme la forêt, et que la seule excitation qui soit capable de déclencher son mouvement, à l'exclusion de toute autre, c'est l'odeur de beurre rance. p.186 / 187

« Les excitants séparés, cela a un sens pour la science humaine, cela n'a aucun sens pour la sensibilité d'un vivant. Un animal en situation d'expérimentation est dans une situation anormale pour lui, dont il n'a pas besoin d'après ses propres normes, qu'il n'a pas choisie, qui lui est imposée [...] Il a ses normes vitales propres. » p.187

Goldstein va plus loin qu'Uexküll : Avec Goldstein, la relation de domination s'établit cette fois-ci au détriment du milieu, qui serait en quelque sorte une projection extracorporelle de l'organisme lui-même (Loison, p.89). Voilà pourquoi on peut dire qu'un vivant « se fait » un milieu.

Ce que le milieu offre au vivant est fonction de la demande. [...] Le milieu propre de l'homme c'est le monde de sa perception, c'est-à-dire le champ de son expérience pragmatique où ses actions, orientées et réglées par les valeurs immanentes aux tendances, découpent des objets qualifiés, les

situent les uns par rapport aux autres et par rapport à lui. En sorte que l'environnement auquel il est censé agir se trouve originellement centré sur lui et par lui. » p.195

Le rapport au milieu est déterminé par les valeurs vitales de l'être vivant. Un être vivant agit sur son milieu car il le choisit en fonction de la vie qu'il porte en lui. Ce choix n'est pas un pur mécanisme. Canguilhem écrit : « l'être d'un organisme, c'est son sens » ou encore « vivre c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence qui ne peut lui-même être référé sans perdre sa signification originale » p.188.

Canguilhem critique ainsi un certain discours de la science, uniformisant le milieu pour une même catégorie de vivants. Loison écrit à ce sujet p.91 : Une certaine conception de la science (scientiste ou physicien), et Canguilhem le déplore, a conduit à oublier qu'il y a autant de milieux que de vivants et donc à conférer au « milieu propre » de l'homme « une sorte de privilège sur les milieux propres des autres vivants ». Selon lui, cela n'a aucun sens, car « le milieu des valeurs sensibles et techniques de l'homme n'a pas en soi plus de réalité que le milieu propre du cloporte ou de la souris grise. » p.196

Chapitre IV : Le normal et le pathologique

Le vitalisme c'est la simple reconnaissance de l'originalité du fait vital. p.201

« Trop souvent, les savants tiennent les lois de la nature pour des invariants essentiels dont les phénomènes singuliers constituent des exemplaires approchés mais défaillants à reproduire l'intégralité de leur réalité légale supposée. » p.201

« Car enfin, affirmer que la vérité est dans le type mais la réalité hors du type, affirmer que la nature a des types mais qu'ils ne sont pas réalisés, n'est-ce pas faire de la connaissance une impuissance à atteindre le réel et justifier l'objection qu'Aristote faisait autrefois à Platon : si l'on sépare les Idées et les Choses, comment rendre compte et de l'explication des choses et de la science des Idées ? » p.203

« Finalement c'est parce que la valeur est dans le vivant qu'aucun jugement de valeur concernant son existence n'est porté sur lui. » p.205

« Il ne peut rien manquer à un vivant, si l'on veut bien admettre qu'il y a mille et une façons de vivre. [...] il n'y a pas de réussites qui dévalorisent radicalement d'autres essais en les faisant apparaître manqués. » p.206

« On peut donc conclure ici que le terme de « normal » n'a aucun sens proprement absolu ou essentiel. Nous avons proposé, dans un travail antérieur que ni le vivant, ni le milieu ne peuvent être dits normaux si on les considère séparément, mais seulement dans leur relation. C'est ainsi seulement qu'on peut conserver un fil conducteur sans la possession duquel on devra tenir nécessairement pour anormal – c'est-à-dire, croit-on, pathologique – tout individu anomal (porteur d'anomalies), c'est-à-dire aberrant par rapport à un type spécifique statistiquement défini. » p.208

« C'est la raison pour laquelle des auteurs aussi différents que Laugier, Sigerist et Goldstein pensent qu'on ne peut déterminer le normal par simple référence à une moyenne statistique mais par référence de l'individu à lui-même dans des situations identiques successives ou dans des situations variées. » p.210

« Une altération dans le contenu symptomatique n'apparaît maladie qu'au moment où l'existence de l'être, jusqu'alors en relation d'équilibre avec son milieu, devient dangereusement troublée. » p.211

« Quand un individu commence à se sentir malade, à se dire malade, à se comporter en malade, il est passé dans un autre univers, il est devenu un autre homme. La relativité du normal ne doit aucunement être pour le médecin un encouragement à annuler dans la confusion la distinction du normal et du pathologique. » p.213

« ... la vie à l'état pathologique n'est pas absence de normes mais présence d'autres normes. En toute rigueur, « pathologique » est le contraire vital de « sain » et non le contradictoire logique de normal. » p.214

Comme le dit Goldstein, les normes de vie pathologique sont celles qui obligent désormais l'organisme à vivre dans un milieu « rétréci », différant qualitativement, dans sa structure, du milieu antérieur de vie, et dans ce milieu rétréci exclusivement, par l'impossibilité où l'organisme se trouve d'affronter les exigences de nouveaux milieux, sous forme de réactions ou d'entreprises dictées par des situations nouvelles. » p.215

« Ce qui la caractérise c'est la capacité de tolérer des variations des normes auxquelles seule la stabilité, apparemment garantie et en fait toujours nécessairement précaire, des situations et du milieu confère une valeur trompeuse de normal définitif. L'homme n'est vraiment sain que lorsqu'il est capable de plusieurs normes, lorsqu'il est plus que normal. P215

« Sans intention de plaisanterie, la santé c'est le luxe de pouvoir tomber malade et de s'en relever. Toute maladie est au contraire la réduction du pouvoir d'en surmonter d'autres. » p.215

« Parmi eux beaucoup ont reconnu que le malade mental est un « autre » homme et non pas seulement un homme dont le trouble prolonge en le grossissant le psychisme normal. » p.216

Chapitre V : La monstruosité et le monstrueux